Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 23

Artikel: La boîte de bonbons
Autor: G.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224615

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Tu ne vas pas avoir peur des bœufs, voyons, tu en manges.

— Oui, papa, mais ceux-là ne sont pas assez cuits.

Je pourrais vous en narrer comme cela jusqu'à demain, mais vous les connaissez, puisqu'on les répète 365 fois par an, chez toutes les personnes qui veulent être à la page.

LE DIABLE DE MOLLENS

...Les peuples ont besoin de légendes, comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir. **J. Claretie.**

On parle encore à Mollens, — où l'on montre une maison qui doit lui avoir appartenu, — ainsi que dans les villages du Pied du Mont Tendre, du Diable de Mollens. Cependant les détails de sa vie mouvementée commencent à se perdre.

Le *Conteur Vaudois* a autrefois raconté l'un de ceux-ci en patois, je le traduis dans le cours de cet article et rédige d'autres, que j'ai recueillis sur place, il y a longtemps déjà et qui m'ont été confirmés récemment par deux hommes âgés de la région.

Je précise tout d'abord que le Diable de Mollens n'est pas un personnage de légende, il a bel et bien existé, et même un de ses petits-fils, très âgé maintenant vit à Morges. Ses contemporains en ont fait un sorcier ; il fut tout simplement un homme intelligent, peu scrupuleux et qui par-dessus le marché s'amusa fort aux dépens des naïfs que leur bonne ou mauvaise étoile conduisit à utiliser ses talents. Ancien soldat au service de la France où son « éducation » se compléta sans doute, il eut la chance de vivre dans un temps, c'était au commencement du siècle passé, où dans les campagnes, il y avait encore beaucoup d'ignorance, de la superstition et une crédulité étonnante pour tout ce qui se rapportait à l'existence d'esprits dont l'imagination populaire avait peuplé maints endroits de notre pays.

Il ne « travaillait » du reste pas seul, il avait su former un certain nombre de compères qui étaient ses aides dans les circonstances où un concours lui était nécessaire.

Ces derniers étaient-ils débarrassés de tout préjugé relatif à la sorcellerie ? je n'en sais rien, je suppose, cependant, qu'il sut leur en laisser ce qui était nécessaire pour que leur collaboration ne fut pas dénuée d'une certaine crainte, tout en les maintenant dans une discrétion fort nécessaire, fortifiée sans doute du reste, par divers profits dont ils n'auraient peut-être pas volontiers dévoilé l'origine.

A part cela, le Diable de Mollens était un Bernois d'origine, mais d'une famille du nom de Butty, naturalisée à Pisy en 1745, né à Mollens d'ancêtres venus très probablement s'y fixer, à la suite des propriétaires du château qui furent à partir de la conquête bernoise, des Steiger, puis des Weiss et enfin des de Watteville qui construisirent le château en 1791.

Je ne puis guère faire une biographie complète du personnage, n'ayant pas les renseignements suffisants : était-il vieux ou jeune ? grand ou petit ? je ne sais. Constructeur de puits, sauf erreur, peut-être avait-il déjà pénétré les mystères de la baguette de coudrier dont se servent les sourciers d'aujourd'hui. Il avait, à part cela, comme le Panurge de Pantagruel « soixante et » trois manières de trouver de l'argent, toujours » à son besoing, dont la plus commune était par » façon de larcin furtivement faict ».

Pour cette imagination fertile les occasions ne manquèrent pas, la recherche des trésors que la crédulité du temps supposait exister dans maints endroits, fut pour lui une aubaine sans pareille, mais les soins à donner au bétail malade en fut une autre qui ne dut pas être négligeable.

Butty savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les causes de certaines maladies dont souffrait le bétail de cette époque ; d'une manière générale, il était fort mal soigné et surtout sous-alimenté, mais les propriétaires étaient en cas de maladies, neuf fois sur dix, certains qu'un sort avait été jeté sur l'écurie et qu'il fallait le conjurer.

Butty était connu pour posséder ce pouvoir et c'est à lui plutôt qu'au vétérinaire, personnage fort rare du reste, qu'on avait recours. Sa manière de procéder était dans ces cas-là fort simple, mais il l'entourait de mystères capables de maintenir sa réputation et contenter la crédulité de la clientèle. Demandé pour conjurer le sort jeté sur une étable, voici quel était le cérémonial, tel qu'il fut employé, à ce qu'on m'a assuré, chez un propriétaire du quartier du Champet à Montricher.

Il arriva accompagné d'un associé qui portait un chat noir bien caché sous sa blouse, puis, entré dans l'écurie ensorcelée, il fit fermer portes et volets de manière à obtenir une obscurité presque complète, les propriétaires étant admis à la séance. Il commença alors à faire des incantations dans un langage incompréhensible en faisant des gestes désordonnés pendant un temps proportionné au degré de maladie du bétail. Enfin, sur un signe, le compère pinça fortement la queue du chat qui s'échappa en faisant une miaulée désespérée.

A ce moment, Butty s'adressant à ses clients, leur tint, dans le patois de l'époque, le langage suivant :

— Stu iâdzo ne sein bon, n'aï pas oïu et vu passa l'esprit ?

— Oï, répondirent-ils, le resseimblliâvé à on tsat nâi !

On fit de la lumière et Butty donna le conseil suivant :

— L'esprit est parti, c'est l'essentiel, mais maintenant vous aurez soin de frictionner tous les matins vos animaux avec les « brosses » qu'ils feront.

Les « brosses » sont tout simplement, c'est un terme encore employé aujourd'hui, les restes de fourrages qu'un animal bien nourri laisse dans sa crèche le repas terminé. Seulement pour qu'une vache fasse des brosses, il est clair qu'il faut lui donner suffisamment à manger.

La friction matinale complétant une cure si simple, est-il nécessaire de dire que généralement après un certain temps de ce régime, le bétail prenait un air de prospérité qui fortifiait dans la même proportion la réputation du sorcier.

La « consultation » du Champet se paya au moyen de trois gâteaux, dont l'un était destiné à l'esprit, le second à lui-même et le troisième qui fut mangé séance tenante par tous les intéressés.

La surlangue ayant éclaté dans la région de Nyon, Butty sut intelligemment, si ce n'est honnêtement, tirer parti de l'épidémie. Il fit sur place une tournée, sa réputation l'ayant précédé, muni d'une provision suffisante de crottes de mouton, préalablement roulées dans de la farine qu'il vendit comme un remède infaillible aux intéressés. Ce n'est évidemment pas ces derniers, il est presque inutile de le dire, qui eurent le profit de ce traitement.

C'est cependant la recherche des trésors qui permit à Butty de mettre en valeur son imagination qui, à défaut d'honnêteté, n'était pas dépourvue de psychologie, d'habileté et de sens de l'humour.

Il fut consulté une fois par un bourgeois de Pampigny nommé Gruaz qui était persuadé que des trésors étaient cachés dans la forêt de Fermens. Pour s'en emparer, il sollicita l'aide du Diable de Mollens, sans penser que si ce dernier avait réellement ce pouvoir, il n'aurait partagé avec personne.

Gruaz n'avait pas une réputation intacte et Butty le savait bien, il vit là une occasion qui, à défaut des trésors du Bois de Fermens, n'en serait pas moins une opération intéressante.

(A suivre). *Ad. Besson.*

LA BOITE DE BONBONS

Je suis la boîte de bonbons
Que « Le Monsieur qui dîne en ville »
Offre aux maîtresses de maisons,
Selon la coutume civile.

Les gens de goût trouvent exquis
Mon couvercle et son aquarelle
Qui montre un gracieux marquis
Faisant révérence à sa belle.

Tandis qu'elle fait les doux yeux
Dans une langoureuse pose !
Un madrigal d'un tour heureux
Toujours m'accompagne et.. m'impose !

On s'extasie en dénouant
La faveur rose qui me lie.
Chacun pense qu'il est seyant
De dire que je suis jolie !

J'évoque ces joyeux festins
Où la chère était succulente
Les mots d'esprit légers et fins
Et toutes les femmes charmantes !

Je circule dans les salons,
Passe des mains des élégantes
A celles des petits garçons
Et parfois aussi... des servantes !

Si le snob me dédaigne un peu,
Préfère le bibelot rare,
La bague qu'orne un camaïeu,
La statuette de Carare,

Il se trompe, mes chers amis,
Car, en tout temps, il est de mise
De fêter, dans chaque logis,
Notre dame La Gourmandise !

Après tout, je ne rougis pas
De n'être qu'une simple boîte
Puisqu'on aime mes chocolats
Aussi bien à gauche qu'à droite.

Je règne encore et ma beauté
Resplendit partout à la ronde ;
Je vous le dis en vérité :
Mon royaume est bien de ce monde !

G. D.

Impossibilité. — P. a pour ami un banquier qui est un fort brave homme. Ils se sont jadis connus en prison, où, pour d'insignifiantes peccadilles, ces messieurs de la magistrature les avaient envoyés tous deux passer quelques mois à confectionner des chaussons de lisière.

Justement, P. rencontre son ami.

— Mon cher, lui dit ce dernier, je voudrais marier ma fille. Je ne regarde pas à la fortune du futur, car, Dieu merci, ma fille sera richement dotée, mais je tiens surtout à m'allier à une famille très honorable. Si tu allais sonder les D., qui ont un fils à marier ?...

Mais P., tout en se grattant la tête, de répondre :

— Impossible, je crois bien, mon vieux !... Les D. tiennent aussi à une famille très honorable !...

ENFIN ON L'A TROUVÉ !

Les anthropologistes ont été, paraît-il, dans la joie pendant vingt-quatre heures. Ils ont cru qu'ils tenaient — enfin ! — la créature de leurs rêves, le fabuleux pithécanthrope, le demi-singe-demi-homme, qui manque dans la série animale.

Tout frais importé de Bornéo, il devait servir de sujet aux études sur les maladies contagieuses. Evidemment, l'homme-singe devait contracter ces maladies moitié plus facilement que les singes complets... Hélas ! il a fallu déchanter. Le pithécanthrope était faux. On s'est trouvé en présence d'un vulgaire chimpanzé qui avait la pelade.

En vérité, les savants nous humilient cruellement. Il suffit qu'un singe malade perde ses poils : aussitôt, on le prend pour un homme !

Nous avons tous vu, cependant, sur les vitraux, les vieux tableaux, les panneaux sculptés des églises de campagne, des représentations du Paradis terrestre où figurent un Adam et une Eve couverts d'une riche toison. C'est-à-dire que, au Moyen-Age encore, la tradition voulait que les premiers hommes eussent été velus comme les animaux ; Esaü, qui aimait tant les lentilles, était encore un type d'homme à longs poils ; Absalon et Samson en gardaient quelque chose sur la tête. Comment la science expliquera-t-elle la concordance historique entre le développement de la civilisation et l'affaiblissement du système pileux ?